

ni méthode ni expérience. Remarquez bien que ceux qui parlent ainsi ont fait leur cours d'étude dans un collège classique et en ont reçu une éducation supérieure. Tout dernièrement encore, un de nos meilleurs poètes et un vénérable prêtre ont échangé quelques lettres aigres-douces à ce sujet.

Comme nous, élèves, savons un peu ce qui se passe dans les collèges, du moins dans celui de Chicoutimi, on nous permettra, nous l'espérons, de repousser des accusations injustes même lorsqu'elles viennent de M. Fréchette, puisqu'il faut le nommer.

D'abord, il porte un défi aussi risqué qu'insultant : il demande qu'on lui montre un collège classique où l'on enseigne à lire, à parler et à écrire. L'auteur des *Fleurs Boréales* n'a qu'à compter. Il y en a dix-sept, je crois. Je dirai hautement qu'on parle aussi bien dans nos collèges que dans n'importe quelle société. Et même à Paris les lycéens emploient dans le langage ordinaire des tournures de phrase qui sont loin d'être académiques. J'en suis sûr : jamais allé en France, mais j'ai le témoignage de plusieurs personnes qui ont voyagé en Europe et qui sont aussi bons observateurs que M. Fréchette, si j'en juge par la réplique que lui ont faite l'*Événement*, le *Bon Combat* et surtout le *Courrier du Canada*. Nous avons dans notre province des Canadiens qui parlent très bien le français. J'en pourrais nommer une foule. Ces paristes sont-ils nés avec cette connaissance de la grammaire, ou l'ont-ils puisée dans nos collèges ? De grands élèves, c'est vrai, font les fautes que signale M. Fréchette. Ils diront par exemple : *Donne-moi-zen, j'irai-ti, e c* ; mais le poète croit-il qu'on peut, tout de suite, parler comme Madame de Sévigné, lorsqu'à seize ou dix-huit ans on laisse les manchettes de la charrie pour endosser le costume du collégien ? M. Fréchette savait-il faire des vers avant d'avoir appris sa prosodie française ? Il se plaint qu'on n'enseigne pas la lecture. Sur quoi s'appuie-t-il pour parler ainsi ? Parce qu'un jour les élèves d'un collège ont ri d'un *petit élève* des Frères qui s'efforçait de lire sur un ton naturel, doit-il conclure de là que, dans tous les collèges, on se moque de celui qui fait bien les choses, et que les professeurs n'enseignent pas la bonne lecture ? Si M. Fréchette avait su tout le soin que l'on apporte ici à la lecture et à la

bonne prononciation ; s'il avait su que nous avons, outre nos professeurs prêtres, un professeur laïque qui n'est rien moins qu'artiste en matière de lecture et de déclamation, peut-être aurait-il classé le collège de Chicoutimi dans la catégorie des exceptions, comme il l'a fait pour celui de Ste-Thérèse. De plus, pense-t-il que depuis qu'il est sorti du collège, les choses sont restées stationnaires ? Qu'il se souvienne qu'il y a toujours plus d'appelés que d'élus, et que ce n'est nullement la faute du maître si quelques élèves paresseux et insouciants ne s'appliquent pas à apprendre à bien lire. M. Fréchette a la délicatesse de nous lancer au visage que parmi nous, élèves des collèges, il y en a qui ne savent pas signer leur nom d'une manière convenable. En voilà un argument pour prouver qu'on n'enseigne pas la calligraphie ! *Quelques-uns* ne sont pas tout le monde. Si quelques chrétiens se damnent, doit-on en conclure que les vérités de la religion ne leur sont pas enseignées ? Parce que M. Fréchette a fait une ou deux fautes contre la langue, a-t-on le droit de dire qu'il est un mauvais écrivain ?

Le divin poète—car tous les poètes sont divins—ne sait que penser d'un collège où l'on emploie de jeunes ecclésiastiques dans l'enseignement. Le séminariste qui enseigne est ordinairement celui qui a le plus brillé dans sa classe, et n'a que de jeunes enfants pour élèves. Un jeune homme qui a fait un bon cours d'étude ne peut-il pas enseigner les éléments de la grammaire française et même de la grammaire latine à des commençants ? N'y a-t-il pas chez les Frères, auxquels M. Fréchette accorde une certaine supériorité, de jeunes professeurs qui n'ont fait qu'un cours élémentaire à l'École Normale ? Ici je parle avec connaissance de cause, ayant fait un cours *normalien* avant d'étudier dans un collège classique. D'ailleurs c'est en enseignant que celui qui a des aptitudes pour l'enseignement, acquiert de l'expérience, et devient professeur. *Fabricando fit faber*.

Ce n'est pas tout. M. Fréchette préfère les académies et les écoles commerciales aux collèges classiques. Je demande si ce sont les élèves des écoles commerciales qui occupent les premiers postes dans notre province. Les avocats, les juges, les éutenants-gouverneurs, les journalistes, les évêques, les cardinaux, se sont formés dans nos collèges. Nos

poètes tels que Fréchette, Crémazie, Lemay ; nos meilleurs écrivains : Routhier, Buies, Mgr Bégin, Chapais, Roy, Dionne, etc ; enfin nos hommes de science tels que les abbés Laflamme, Provancher et un grand nombre d'autres, ont fait des études classiques. Où en serait la langue française au Canada sans l'enseignement classique ?

Le poète cite comme modèles les Anglais qui ne font qu'un cours commercial. Il voudrait que, dans notre pays, on ne s'occupât que de mathématiques, de dessin et de calligraphie. "C'est ce qui fait la fortune des Anglais et des Américains," Imaginez-vous un peuple composé exclusivement de marchands et de dessinateurs à main levée !

Puisque M. Fréchette rend un témoignage si favorable aux Anglais, je lui citerai en notre faveur le témoignage d'un anglais très compétent en matière d'éducation. M. Johnston, professeur à l'université McGill, après plusieurs années d'expérience, déclare que, dans les examens, les élèves des collèges classiques se sont toujours montrés supérieurs à ceux qui n'avaient fait qu'un cours de science ; et même le WITNESS a dit que les deux meilleurs discours prononcés à Ottawa à l'occasion de la fête de la reine, même dans la langue anglaise, ont été ceux de MM. Laurier et Chapleau.

M. Fréchette apporte encore à l'appui de sa thèse de dépréciation et de moquerie, quoi qu'il en dise, le témoignage d'un de ses amis : "De mon temps, au collège de Joliette, il était défendu de se mettre les pieds dans l'eau. Quelle raison avait-on de faire cette défense ? Deux élèves s'étaient noyés." En voilà du sérieux !... Si l'ami a voulu faire un trait d'esprit, pourquoi ne pas dire plutôt qu'il était défendu de se laver le visage ? car il est plus dangereux de se noyer en immergeant la tête que les pieds. Pourquoi s'arrêter en si beau chemin lorsqu'on est en train d'exagérer ?

Non, que M. Fréchette n'essaye pas de déprécier nos collèges classiques. Il devrait au contraire accorder sa lyre et les chanter en aussi beaux vers que ceux dans lesquels il a chanté la découverte du Canada. Car pas un Canadien, tant soit peu patriote, ne niera que c'est grâce à nos collèges si notre langue a pu se conserver et se perfectionner au Canada.

Le maître de la lyre canadienne dira peut-être que je suis jeune pour lui faire la leçon ; mais qu'il